

CIORAN

UN PEUPLE DE SOLITAIRES

J'essaierai de divaguer sur les épreuves d'un peuple, sur son histoire qui déroute l'Histoire, sur son destin qui semble relever d'une logique surnaturelle où l'inouï se mêle à l'évidence, le miracle à la nécessité. D'aucuns l'appellent race, d'autres nation, certains tribu. Comme il répugne aux classifications, ce qu'on en peut dire de précis est inexact; nulle définition ne lui convient. Pour le mieux saisir, il faudrait recourir à quelque catégorie à part, car tout chez lui est insolite : n'est-il pas le premier à avoir colonisé le ciel, et à y avoir placé *son* dieu ? Aussi impatient de créer des mythes que de les détruire, il s'est forgé une religion dont il se réclame, dont il rougit... Malgré sa clairvoyance, il sacrifie volontiers à l'illusion : il espère, il espère toujours trop... Conjonction étrange de l'énergie et de l'analyse, de la soif et du sarcasme. Avec autant d'ennemis n'importe qui, à sa place, eût déposé les armes; mais lui, inapte aux douceurs du désespoir, passant outre à sa fatigue millénaire, aux conclusions que lui impose son sort, il vit dans le délire de l'attente, tout décidé à ne pas tirer un enseignement de ses humiliations, ni à en déduire une règle de modestie, un principe d'anonymat. Il préfigure la diaspora universelle : son passé résume notre avenir. Plus nous entrevoyons nos lendemains, plus nous nous rapprochons de lui, et plus nous le fuyons : nous tremblons tous d'avoir à l'égaliser un jour... «Vous suivrez bientôt mes pas», semble-t-il nous dire, tandis qu'il trace, au-dessus de nos certitudes, un point d'interrogation...

Etre homme est un drame; être juif en est un autre. Aussi le Juif a-t-il le privilège de vivre *deux fois* notre condition. Il représente l'existence séparée par excellence ou, pour employer une expression dont les théologiens qualifient Dieu, le *tout autre*. Conscient de sa singularité, il y pense sans arrêt, et ne s'oublie jamais; d'où cet air contraint, crispé, ou faussement assuré, si fréquent chez ceux qui portent le fardeau d'un secret. Au lieu de s'enorgueillir de ses origines, de les afficher et de les clamer, il les camoufle : son sort, à nul autre pareil, ne lui confère-

t-il pas pourtant le droit de regarder avec hauteur la tourbe humaine ? Victime, il réagit à sa façon, en vaincu sui generis. Par plus d'un côté, il s'apparente à ce serpent dont il fit un personnage et un symbole. N'allons cependant pas croire que lui aussi a le sang froid : ce serait ignorer sa vraie nature, ses emballements, sa capacité d'amour et de haine, son goût de la vengeance ou les excentricités de sa charité. (Certains rabbins hassidiques ne le cèdent en rien aux saints chrétiens.) Excessif en tout, émancipé de la tyrannie du paysage, des niaiseries de l'enracinement, sans attaches, acosmique, il est l'homme qui ne sera jamais *d'ici*, l'homme venu d'ailleurs, l'étranger en soi, et qui ne saurait sans équivoque parler au nom des indigènes, *de tous*. Traduire leurs sentiments, s'en rendre l'interprète, s'il y prétend, quelle tâche!

Point de foule qu'il puisse entraîner, mener, soulever : la trompette ne lui sied pas. On lui reprochera ses parents, ses ancêtres qui reposent au loin, en d'autres pays, en d'autres continents. Sans tombes à montrer, à exploiter, sans moyen d'être le porte-voix d'aucun cimetière, il ne représente personne, sinon soi, rien que soi. Se réclame-t-il du dernier slogan ? Se trouve-t-il au principe d'une révolution ? Il se verra rejeté au moment même où ses idées triomphent, où ses phrases auront force de loi. S'il sert une cause, il ne pourra s'en prévaloir jusqu'au bout. Un jour vient où il lui faut la contempler en spectateur, en déçu. Puis il en défendra une autre, avec des déboires non moins éclatants. Change-t-il de pays ? Son drame recommence : l'exode est son assise, sa certitude, son chez soi.

Meilleur et pire que nous, il incarne les extrêmes auxquels nous aspirons sans y atteindre : il est *nous* au-delà de nous-mêmes... Comme sa teneur en absolu dépasse la nôtre, il offre en bien, en mal, l'image idéale de nos capacités. Son aisance dans le déséquilibre, la routine qu'il y a acquise, en font un détraqué, expert en psychiatrie comme en toutes sortes de thérapeutiques, un théoricien de ses propres maux : il n'est pas, comme nous, anormal par accident ou par snobisme, mais naturellement, sans effort, et par tradition : tel est l'avantage d'une destinée géniale à l'échelle d'un peuple. Anxieux tourné vers l'acte, malade impropre à lâcher prise, il se soigne *en avançant*. Ses revers ne ressemblent pas aux nôtres ; jusque dans le malheur il refuse le conformisme. Son histoire — un interminable schisme.

Brimé au nom de l'Agneau, sans doute restera-t-il non chrétien aussi longtemps que le christianisme se maintiendra au pouvoir. Mais tant il aime le paradoxe — et les souffrances qui en dérivent qu'il se convertira peut-être à la religion chrétienne au moment où elle sera universellement honnie. On le persécutera alors pour sa nouvelle foi. Titulaire d'un destin religieux, il a survécu

à Athènes et à Rome, comme il survivra à l'Occident, et il poursuivra sa carrière, envié et haï par tous les peuples qui naissent et meurent...

Quand les églises seront à jamais désertées, les Juifs y rentreront ou en bâtiront d'autres, ou, ce qui est plus probable, planteront la croix sur les synagogues. En attendant, ils guettent le moment où Jésus sera abandonné : verront-ils alors en lui leur véritable Messie ? On le saura à la fin de l'Église..., car, à moins d'un abrutissement imprévisible, ils ne daigneront s'agenouiller à côté des chrétiens ni gesticuler avec eux. Le Christ, ils l'auraient reconnu s'il n'avait été accepté par les nations et qu'il ne fût devenu un bien commun, un messie d'exportation. Sous la domination romaine, ils furent les seuls à ne pas admettre dans leurs temples les statues des empereurs ; lorsqu'on les y força, ils se soulevèrent. Leur espoir messianique fut moins un rêve de conquérir les autres nations que d'en détruire les dieux pour la gloire de Jahweh : théocratie sinistre dressée devant un polythéisme aux allures sceptiques. Comme ils faisaient bande à part dans l'empire, on les taxait de scélératesse, car on ne comprenait pas leur exclusivisme, leur refus de s'asseoir à table avec des étrangers, de participer aux jeux, aux spectacles, de se mêler aux autres et d'en respecter les coutumes. Ils n'accordaient crédit qu'à leurs propres préjugés : d'où l'accusation de «misanthropie», crime que leur imputaient Cicéron, Sénèque, Celse, et, avec eux, toute l'Antiquité. Déjà, en 130 av. J.-C., lors du siège de Jérusalem par Antiochus, les amis de celui-ci lui conseillèrent de «s'emparer de la ville de vive force, et d'anéantir complètement la race juive : car seule de toutes les nations, elle refusait d'avoir aucun rapport de société avec les autres peuples, et les considérait comme des ennemis» (Posidonios d'Apamée). Se plurent-ils au rôle d'indésirables ? Voulaient-ils dès le principe être seuls sur terre ? Ce qui est certain, c'est qu'ils apparurent pendant longtemps comme l'incarnation même du fanatisme et que leur inclination pour l'idée libérale est plutôt acquise qu'innée. Le plus intolérant et le plus persécuté des peuples unit l'universalisme au plus strict particularisme. Contradiction de nature : inutile d'essayer de la résoudre ou de l'expliquer.

Usé jusqu'à la corde, le christianisme a cessé d'être une source d'étonnement et de scandale, de déclencher des crises ou de féconder les intelligences. Il n'incommode plus l'esprit ni ne l'astreint à la moindre interrogation; les inquiétudes qu'il suscite, comme ses réponses et ses solutions, sont molles, assoupissantes : aucun déchirement d'avenir, aucun drame ne saurait partir de lui.

Il a fait son temps : déjà nous bâillons sur la Croix... Tenter de le sauver, d'en prolonger la carrière, nous n'y songeons nullement; à l'occasion il éveille notre... indifférence. Après avoir occupé nos profondeurs, c'est tout juste s'il se maintient

à notre surface ; bientôt, évincé, il ira grossir la somme de nos expériences manquées. Contemplez les cathédrales : ayant perdu l'élan qui en soulevait la masse, redevenues pierre, elles se rapetissent et s'affalent; leur flèche même, qui autrefois pointait insolemment vers le ciel, subit la contamination de la pesanteur et imite la modestie de nos lassitudes.

Quand par hasard nous pénétrons dans l'une d'elles, nous pensons à l'inutilité des prières qu'on y a proférées, à tant de fièvres et de folies gaspillées en vain. Bientôt le vide y régnera. Plus rien de gothique dans la matière, plus rien de gothique en nous. Si le christianisme conserve un semblant de réputation, il en est redevable aux attardés qui, le poursuivant d'une haine rétrospective, voudraient pulvériser les deux mille ans où, on ne sait par quel manège, il a obtenu l'acquiescement des esprits. Comme ces attardés, ces hâisseurs se font de plus en plus rares, et qu'il ne se console pas de la perte d'une si longue popularité, il regarde de tous côtés, à l'affût d'un événement susceptible de le ramener au premier plan de l'actualité. Pour qu'il redevienne «curieux», il faudrait l'élever à la dignité d'une secte maudite; seuls les Juifs pourraient s'en charger : ils projetteraient en lui assez d'étrangeté pour le renouveler et en rajeunir le mystère. L'eussent-ils adopté au bon moment, qu'ils auraient eu le sort de tant d'autres peuples dont l'histoire conserve à peine le nom. C'est pour s'épargner un tel sort qu'ils le rejetèrent. Laisant aux Gentils les avantages éphémères du salut, ils optèrent pour les inconvénients durables de la perdition. Infidélité ? C'est le reproche qu'à la suite de saint Paul on ne cesse de leur adresser. Reproche ridicule, puisque leur faute consiste précisément en une trop grande fidélité à soi. Auprès d'eux, les premiers chrétiens font figure d'opportunistes: sûrs de leur cause, ils attendaient allègrement le martyre. En s'y exposant, ils ne faisaient du reste que sacrifier aux mœurs d'une époque où le goût des hémorragies spectaculaires rendait le sublime facile.

Tout différent est le cas des Juifs. En refusant de suivre les idées du temps, la grande folie qui s'emparait du monde, ils échappaient provisoirement aux persécutions. Mais à quel prix! Pour n'avoir pas partagé les épreuves momentanées des nouveaux fanatiques, ils allaient par la suite supporter le poids et la terreur de la croix, car c'est pour eux, et non pour les chrétiens, qu'elle devint symbole de supplice.

Tout au long du Moyen Âge, ils se firent massacrer parce qu'ils avaient crucifié un des leurs... Nul peuple n'a payé si cher un geste inconsidéré, mais explicable, et, tout compte fait, naturel. Du moins tel me parut-il le jour où j'assistai au spectacle de la «Passion» à Oberammergau. Dans le conflit entre Jésus et les autorités, c'est, évidemment, pour Jésus que le public, avec force larmes, prend parti. M'évertuant inutilement à en faire autant, je me sentais *seul* dans la salle. Que s'était-il passé ? Je me trouvais à un procès où les arguments de l'accusation me frappaient par leur

justesse. Anne et Caïphe incarnaient à mes yeux le bon sens même. Employant des procédés honnêtes, ils portaient de l'intérêt au cas qui leur était soumis. Peut-être ne demandaient-ils qu'à se convertir. Je partageais leur exaspération devant les réponses approximatives de l'accusé. Irréprochables en tout point, ils n'usaient d'aucun subterfuge théologique ou juridique : un interrogatoire parfait. Leur probité me gagna : je passai de leur côté, et j'approuvai Judas, tout en méprisant son remords. Dès lors, le dénouement du conflit me laissa indifférent. Et quand je quittai la salle, je pensai que le public perpétuait par ses larmes un malentendu deux fois millénaire.

Quelque lourd de conséquences qu'il ait été, le rejet du christianisme demeure le plus bel exploit des Juifs, un *non* qui les honore. Si auparavant ils marchaient seuls par nécessité, ils le feront désormais par résolution, en réprouvés munis d'un grand cynisme, de l'unique précaution qu'ils aient prise contre leur avenir...

Imbus de leurs crises de conscience, les chrétiens, tout contents qu'un autre ait souffert pour eux, se prélassent à l'ombre du Calvaire. S'ils s'emploient parfois à en refaire les étapes, quel parti ils savent en tirer! Avec un air de profiteurs, ils s'épanouissent à l'église, et, lorsqu'ils en sortent, ils dissimulent à peine ce sourire que donne la certitude obtenue sans fatigue.

La grâce, n'est-ce pas, se trouve de leur côté, grâce à bon marché, suspecte, qui les dispense de tout effort. Des «sauvés» de cirque, des fanfarons de la rédemption, des jouisseurs chatouillés par l'humilité, le péché et l'enfer. S'ils tourmentent leur conscience, c'est pour se procurer des sensations. Ils s'en procurent encore en tourmentant la vôtre. Qu'ils y décèlent quelques scrupules, quelque déchirement ou la présence obsédante d'une faute ou d'un péché, ils ne vous lâcheront plus, ils vous obligeront à exhiber votre trouble ou à crier votre culpabilité, tandis qu'ils assisteront en sadiques au spectacle de votre désarroi. Pleurez si vous le pouvez : c'est ce qu'ils attendent, impatients qu'ils sont de se souler de vos larmes, de patauger, charitables et féroces, dans vos humiliations, de se régaler de vos douleurs. Tous ces hommes à convictions sont si avides de sensations douteuses qu'ils s'en cherchent partout, et, quand ils n'en trouvent pas à l'extérieur, ils se ruent sur eux-mêmes. Loin d'être hanté par la vérité, le chrétien s'émerveille de ses «conflits intérieurs», de ses vices et de ses vertus, de leur puissance d'intoxication, jubile autour de la Croix, et, en épicurien de l'horrible, il associe le plaisir à des sentiments qui n'en comportent guère : n'a-t-il pas inventé *l'orgasme* du remords? C'est ainsi qu'on gagne à tout coup...

Bien que *choisis*, les Juifs, eux, ne devaient acquérir par cette élection aucun avantage : ni paix, ni salut... Tout au contraire, elle leur fut imposée comme une

épreuve, comme un châtement. *Des élus sans la grâce*. Aussi leurs prières ont-elles d'autant plus de mérite qu'elles s'adressent à un dieu sans excuse.

Non point qu'il faille condamner les Gentils en masse. Mais enfin ils n'ont pas de quoi être si fiers : ils font tranquillement partie du «genre humain»... C'est ce que, de Nabuchodonosor à Hitler, on n'a pas voulu accorder aux Juifs; par malheur, ces derniers n'eurent pas le courage d'en tirer vanité. Avec une arrogance de dieux, ils auraient dû se vanter de leurs différences, proclamer à la face de l'univers qu'ils n'avaient pas de semblables ni ne voulaient en avoir, cracher sur les races et les empires, et, dans un élan d'autodestruction, soutenir les thèses de leurs détracteurs, donner raison à ceux qui les haïssent... Laissons les regrets, ou le délire. Qui ose reprendre à son propre compte les arguments de ses ennemis? Un tel ordre de grandeur, à peine concevable chez un être, ne l'est guère chez un peuple. L'instinct de conservation dépare les individus comme les collectivités.

Si les Juifs n'avaient à affronter que l'antisémite professionnel, leur drame en serait singulièrement amoindri. Aux prises en fait avec la quasi-totalité de l'humanité, ils savent que l'antisémitisme ne représente pas un phénomène d'époque, mais une constante, et que leurs bourreaux d'hier employaient les mêmes termes que Tacite... Les habitants du globe se partagent en deux catégories : les Juifs et les non-Juifs. Si l'on pesait les mérites des uns et des autres, sans conteste les premiers l'emporteraient; ils auraient assez de titres pour parler au nom de l'humanité et s'en estimer les représentants. Ils ne s'y décideront pas tant qu'ils conserveront quelque respect, quelque faiblesse pour le reste des humains. Quelle idée de vouloir s'en faire aimer! Ils s'y astreignent sans y parvenir. Après tant de tentatives infructueuses ne vaudrait-il pas mieux pour eux se rendre à l'évidence, admettre enfin le bien-fondé de leurs déceptions ?

Point d'événements, de forfaits ou de catastrophes dont leurs adversaires ne les aient rendus responsables. Hommage insensé. Non point qu'il faille minimiser leur rôle ; mais, pour être juste, on doit s'en prendre seulement à leurs torts réels : le plus considérable demeure celui d'avoir produit un dieu dont la fortune — unique dans l'histoire des religions — a de quoi nous laisser rêveurs; rien en lui qui légitimât une pareille réussite: chamailleur, grossier, lunatique, verbeux, il pouvait à la rigueur correspondre aux nécessités d'une tribu; qu'un jour il devint l'objet de savantes théologies, le patron de civilisations affinées, cela, non, jamais personne n'eût pu le prévoir. S'ils ne nous l'ont pas infligé, ils portent néanmoins la responsabilité de l'avoir conçu. C'est une tache sur leur génie. Ils pouvaient faire mieux. Quelque vigoureux, quelque viril qu'il paraisse, ce Jahweh (dont le christianisme nous présente une version corrigée) ne laisse pas de nous inspirer une certaine méfiance. Au lieu de s'agiter, de vouloir en imposer, il aurait dû être, vu

ses fonctions, plus correct, plus distingué, et surtout plus assuré. Des incertitudes le rongent : il crie, tempête, fulmine... Est-ce là un signe de force ? Sous ses grands airs, nous décelons les appréhensions d'un usurpateur qui, flairant le danger, craint pour son royaume et terrorise ses sujets. Procédé indigne de quelqu'un qui ne cesse d'invoquer la Loi et qui exige qu'on s'y soumette. Si, comme le soutient Moses Mendelssohn, le judaïsme n'est pas une religion, mais une législation révélée, on trouvera étrange qu'un pareil Dieu en soit l'auteur et le symbole, lui qui précisément n'a rien d'un législateur. Incapable du moindre effort d'objectivité, il distribue la justice à son gré, sans que nul code ne vienne limiter ses divagations et ses fantaisies. C'est un despote trouillard autant qu'agressif, saturé de complexes, un sujet idéal pour la psychanalyse. Il désarme la métaphysique qui ne décèle en lui aucune trace d'être substantiel reposant en soi, supérieur au monde et content de l'intervalle qui l'en sépare; pitre qui a hérité du ciel et qui y perpétue les pires traditions de la terre, il emploie les grands moyens, tout étonné de son pouvoir et fier d'en faire sentir les effets. Pourtant ses véhémences, ses sautes d'humeur, son débraillé, ses élans spasmodiques finissent par nous attirer sinon par nous convaincre. Nullement résigné à son éternité, il intervient dans les affaires, les brouille, y sème la confusion et la pagaille. Il déconcerte, il irrite, il séduit. Si désaxé qu'il soit, il connaît ses charmes et en use à plaisir. Mais à quoi bon recenser les tares d'un dieu quand elles s'étalent tout au long de ces livres frénétiques de l'Ancien Testament, auprès duquel le Nouveau paraît une pauvre allégorie attendrissante ? La poésie et l'âpreté du premier, nous les cherchons vainement dans le second où tout est aménité sublime, récit à l'intention de «belles âmes». Les Juifs ont répugné à s'y reconnaître : c'eût été tomber dans le piège du bonheur, se dénaturer de leur singularité, opter pour une destinée «honorabile», toutes choses étrangères à leur vocation. « Moïse, pour mieux s'attacher la nation, institua de nouveaux rites, contraires à ceux de tous les autres mortels. Là, tout ce que nous révérions est bafoué; en revanche, tout ce qui est impur chez nous est admis» (Tacite).

«Tous les autres mortels», cet argument statistique dont l'Antiquité a abusé, ne pouvait échapper aux modernes : il a servi, il servira toujours. Notre devoir est de le retourner en faveur des Juifs, de l'employer à l'édification de leur gloire. Trop vite on oublie qu'ils furent des citoyens du désert, qu'ils le portent encore en eux comme leur espace intime, et le perpétuent à travers l'histoire, au grand étonnement de ces arbres humains que sont les « autres mortels ».

Peut-être conviendrait-il d'ajouter que ce désert, loin d'en faire seulement leur espace intime, ils le prolongèrent *physiquement* dans le ghetto. Qui en a visité un (de préférence dans les pays de l'Est), n'a pu manquer de s'apercevoir que la végétation en était absente, que rien n'y fleurissait, que tout y était sec et désolé :

îlot étrange, petit univers *sans racines*, à la mesure de ses habitants, aussi éloignés de la vie du sol que les anges ou les fantômes.

«Les peuples ressentent envers les Juifs, observe un de leurs coreligionnaires, la même animosité que doit ressentir la farine contre le levain qui l'empêche de reposer. » Le *repos*, c'est tout ce que nous demandons ; les Juifs le demandent peut-être aussi : il leur est défendu. Leur fébrilité vous aiguillonne, vous fouette, vous emporte. Modèles de fureur et d'amertume, ils vous font acquérir le goût de la rage, de l'épilepsie, des aberrations qui stimulent, et vous recommandent le malheur comme un excitant. S'ils sont dégénérés, comme on le pense communément, on souhaiterait cette forme de dégénérescence à toutes les vieilles nations... «Cinquante siècles de neurasthénie », a dit Péguy. Oui, mais une neurasthénie de casse-cou, et non de crevés, de débiles, de cacochymes. La décadence, phénomène inhérent à toutes les civilisations, ils ne la connaissent guère, tant il est vrai que leur carrière, tout en se déroulant dans l'histoire, n'est point d'essence historique : leur évolution ne comporte ni croissance ni décrépitude, ni apogée ni chute ; leurs racines plongent dans on ne sait quel sol; assurément pas dans le nôtre. Rien de *naturel*, de végétal en eux, nulle «sève», nulle possibilité de se flétrir. Dans leur pérennité quelque chose d'abstrait, mais non d'exsangue, un soupçon de démoniaque, donc d'irréel et d'agissant à la fois, un halo inquiétant et comme un nimbe à rebours qui les individualise à jamais.

S'ils échappent à la décadence, à plus forte raison échappent-ils à la satiété, plaie dont aucun vieux peuple n'est préservé et contre laquelle toute médication se révèle inopérante : n'a-t-elle pas rongé plus d'un empire, plus d'une âme, plus d'un organisme ? Ils en sont miraculeusement indemnes. De quoi auraient-ils pu être rassasiés, quand ils n'ont connu aucun répit, aucun de ces moments de plénitude, propices au dégoût mais néfastes au désir, à la volonté, à l'action ? Ne pouvant s'arrêter nulle part, force leur est de désirer, de vouloir, d'agir, de se maintenir dans l'anxiété et la nostalgie. Se fixent-ils à un objet ? Il ne durera pas : tout événement ne sera pour eux qu'une répétition de la Ruine du Temple. Souvenirs et perspectives d'écroulement! L'ankylose d'une trêve ne les guette point. Alors qu'il nous est pénible de persévérer dans un état d'avidité, ils n'en sortent pour ainsi dire jamais et y éprouvent une espèce de *bien-être morbide*, propre à une collectivité où la transe est endémique et dont le mystère ressortit à la théologie et à la pathologie, sans que d'ailleurs il soit élucidé par les efforts combinés de l'une et de l'autre.

Acculés à leurs profondeurs et les redoutant, ils essaient de s'en détourner, de les éluder en s'agrippant aux vétilles de la conversation : ils parlent, ils parlent... Mais la chose la plus aisée au monde : rester à la surface de soi, ils n'y atteignent pas. La

parole est pour eux une évasion ; la sociabilité, une autodéfense. Nous ne pouvons sans trembler imaginer leurs silences, leurs monologues. Nos calamités, les tournants de notre vie sont chez eux désastres familiers, routine; leur temps: crise vaincue ou crise à venir. Si par religion on entend la volonté de la créature de s'élever *par ses malaises*, ils ont tous, dévots ou athées, un fonds religieux, une piété dont ils prirent soin d'éliminer la douceur, la complaisance, le recueillement, et tout ce qui en elle flatte les innocents, les faibles, les purs. C'est une piété sans candeur, car aucun d'eux n'est candide, comme, sur un autre plan, aucun d'eux n'est sot. (La sottise, en effet, n'a pas cours chez eux : presque tous sont vifs; ceux qui ne le sont pas, les quelques rares exceptions, ne s'arrêtent pas à la bêtise, ils vont plus loin : ils sont simples d'esprit.)

Que la prière passive, traînante, ne soit pas de leur goût, on le comprend; elle déplaît de surcroît à leur dieu, qui, au rebours du nôtre, supporte mal l'ennui. Le sédentaire seul prie en paix, sans se dépêcher; les nomades, les traqués, doivent faire vite, et se hâter jusque dans leurs prosternements. C'est qu'ils invoquent un dieu, lui-même nomade, lui-même traqué, et qui leur communique son impatience et son affolement.

Quand on est prêt à capituler, quel enseignement, quel correctif que leur endurance! Combien de fois, lorsque je mijotais ma perte, n'ai-je pas pensé à leur opiniâtreté, à leur entêtement, à leur reconfortant autant qu'inexplicable appétit d'être! Je leur suis redevable de maint revirement, de maint compromis avec la non-évidence de vivre. Et pourtant, leur ai-je toujours rendu justice ? Tant s'en faut. Si, à vingt ans, je les aimais au point de regretter de n'être pas des leurs, quelque temps plus tard, ne pouvant leur pardonner d'avoir joué un rôle de premier plan dans le cours des temps, je me pris à les détester avec la rage d'un amour-haine. L'éclat de leur omniprésence me faisait mieux sentir l'obscurité de mon pays voué, je le savais, à être étouffé et même à disparaître; tandis qu'eux, je le savais non moins bien, ils survivraient à tout, quoi qu'il advînt. Du reste, à l'époque, je n'avais qu'une commisération livresque pour leurs souffrances passées et ne pouvais deviner celles qui les attendaient. Par la suite, songeant à leurs tribulations et à la fermeté avec laquelle ils les supportèrent, je devais saisir la valeur de leur exemple et y puiser quelques raisons de combattre ma tentation de tout abandonner. Mais quels qu'aient été, à divers moments de ma vie, mes sentiments à leur égard, sur un point je n'ai jamais varié : j'entends mon attachement à l'Ancien Testament, le culte que j'ai toujours porté à leur livre, providence de mes déchaînements ou de mes amertumes.

Grâce à lui, je communiais avec eux, avec le meilleur de leurs afflictions ; grâce à lui encore et aux consolations que j'en tirais, tant de mes nuits, si inclémentes fussent-elles, me paraissaient tolérables. Cela, je ne pouvais l'oublier lors même qu'ils me semblaient mériter leur opprobre. Et c'est le souvenir de ces nuits où, par les boutades poignantes de Job et de Salomon, ils furent si souvent présents, qui légitime les hyperboles de ma gratitude. Qu'un autre leur fasse l'injure de tenir sur eux des propos sensés! Je ne saurais, quant à moi, m'y résoudre : leur appliquer nos étalons, c'est les dépouiller de leurs privilèges, en faire de simples mortels, une variété quelconque du type humain. Par bonheur, ils défient nos critères, ainsi que les investigations du bon sens. À réfléchir à ces dompteurs d'abîme (de leur abîme), on entrevoit l'avantage qu'il y a à ne pas perdre pied, à ne pas céder à la volupté d'être épave, et, méditant sur leur refus du naufrage, on fait vœu de les imiter, tout en sachant qu'il est vain d'y prétendre, que notre lot est de couler, de répondre à l'appel du gouffre. N'empêche que, en nous détournant, ne fût-ce que temporairement, de nos velléités de choir, ils nous apprennent à composer avec un monde vertigineux, insoutenable : ce sont des *maîtres à exister*. De tous ceux qui connurent une longue période d'esclavage, eux seuls ont réussi à résister aux sortilèges de l'aboulie. Des hors-la-loi qui emmagasinaient des forces. Au moment où la Révolution leur donnait un statut, ils détenaient des disponibilités biologiques plus importantes que celles des autres nations. Lorsque enfin libres ils apparurent, au XIXe siècle, en plein jour, ils étonnèrent le monde : depuis l'époque des conquistadores, on n'avait assisté à pareille intrépidité, à pareil sursaut. Impérialisme curieux, inattendu, fulgurant. Rentrée pendant si longtemps, leur vitalité éclata; et eux, qui paraissaient si effacés, si humbles, on les vit en proie à une soif de pouvoir, de domination et de gloire qui effraya la société désabusée où ils commençaient à s'affirmer et à laquelle ces indomptables vieillards allaient infuser un sang nouveau. Cupides et généreux, s'insinuant dans toutes les branches du commerce et du savoir, dans toutes sortes d'entreprises, non point pour thésauriser, mais, fervents du va-tout, pour dépenser, pour gaspiller; affamés en pleine réplétion, prospecteurs d'éternité fourvoyés dans le quotidien, rivés à l'or et au ciel, et mêlant sans cesse l'éclat de l'un et de l'autre, — promiscuité lumineuse et effarante, tourbillon d'abjection et de transcendance, — ils possèdent en leurs incompatibilités leur vraie fortune. Au temps où ils vivaient d'usure, n'approfondissaient-ils pas en secret la Kabbale ? Argent et mystère : hantises qu'ils ont conservées dans leurs occupations modernes, complexité impossible à démêler, source de puissance. S'acharner contre eux, les combattre ? Seul l'insensé s'y risque : lui seul ose affronter les armes *invisibles* dont ils sont munis.

L'histoire contemporaine, inconcevable sans eux, ils y ont introduit une cadence accélérée, un halètement de bon aloi, un souffle superbe, de même qu'un poison prophétique dont la virulence n'a pas cessé de nous déconcerter. Qui, en leur présence, peut demeurer neutre ? On ne les approche jamais en pure perte. Dans la diversité du paysage psychologique, chacun d'eux est un cas. Et si nous les connaissons par certains côtés, il nous reste à faire encore nombre de pas à l'intérieur de leurs énigmes. Incurables qui intimident la mort, qui ont découvert le secret d'une autre santé, d'une santé dangereuse, d'un mal salubre, ils vous obsèdent, vous tourmentent et vous obligent à vous élever au niveau de leur conscience, de leurs veilles. Avec les Autres, tout change : à leurs côtés, on s'endort. Quelle sécurité, quelle paix ! On est d'un coup «entre nous», on bâille, on ronfle sans crainte. À les fréquenter, on est gagné par l'apathie du sol. Même les plus raffinés paraissent des paysans, des lourdauds qui ont mal tourné. Ils se roulent, les pauvres, dans une fatalité douillette. Auraient-ils du génie qu'ils seraient encore quelconques. Une vile chance les poursuit : leur existence est aussi évidente, aussi admise que celle de la terre ou de l'eau. Des éléments assoupis.

Point d'êtres moins anonymes. Sans eux les cités seraient irrespirables; ils y entretiennent un état de lièvre, faute de quoi toute agglomération fait province : une ville morte est une voile sans Juifs. Efficaces comme le ferment et le virus, ils inspirent un double sentiment de fascination et de malaise. Notre réaction à leur égard est presque toujours trouble : par quel comportement précis nous accorder à eux, alors qu'ils se situent à la fois au-dessus et au-dessous de nous, à un niveau qui n'est jamais le nôtre ? De là un malentendu tragique, inévitable, dont personne ne porte la responsabilité. Quelle folie de leur part de s'être attachés à un dieu spécial, et quel remords ne doivent-ils pas ressentir lorsqu'ils tournent leurs regards vers notre insignifiance!

Nul ne débrouillera jamais l'inextricable où nous sommes engagés les uns envers les autres. Voler à leur secours ? Nous n'avons rien à leur offrir. Et ce qu'ils nous offrent, eux, nous dépasse. D'où viennent-ils ? qui sont-ils ? Abordons-les avec un maximum de perplexité : celui qui prend à leur endroit une attitude nette, les méconnaît, les simplifie, et se rend indigne de leurs extrémités. Chose remarquable : seul le Juif raté nous ressemble, est des «nôtres»: il aura comme reculé vers nous-mêmes, vers notre humanité conventionnelle et éphémère. Faut-il en déduire que l'homme est un Juif *qui n'a pas abouti* ?

Amers et insatiables, lucides et passionnés, toujours à l'avant-garde de la solitude, ils représentent l'échec *en mouvement*. S'ils ne sacrifient pas au désespoir alors que tout devrait les y inciter, la raison en est qu'ils projettent comme d'autres respirent, qu'ils ont la maladie du projet. Au cours d'une journée, chacun d'eux en

conçoit un nombre incalculable. Au rebours des races encrassées, ils s'agrippent à l'imminent, s'enfoncent dans le possible : automatisme du neuf qui explique l'efficacité de leurs divagations, comme l'horreur qu'ils ont de toute commodité intellectuelle. Quel que soit le pays qu'ils habitent, ils s'y trouvent à la pointe de l'esprit. Rassemblés, ils constitueraient un nombre d'exceptions, une somme de capacités et de talents sans exemple chez aucune autre nation. Pratiquent-ils un métier ? Leur curiosité ne s'y borne pas; chacun possède des passions ou des marottes qui le portent ailleurs, élargissent son savoir, lui permettent d'embrasser les professions les plus disparates, en sorte que sa biographie implique une foule de personnages qu'unit une seule volonté, celle-là aussi sans exemple. L'idée de « persévérer dans l'être » fut conçue par leur plus grand philosophe ; cet être, ils l'ont conquis de haute lutte. On comprend leur manie du projet : au présent qui assoupit, ils opposent les vertus aphrodisiaques du lendemain. Le devenir, c'est encore un des leurs qui en fit l'idée centrale de sa philosophie. Nulle contradiction entre les deux idées, le devenir se ramenant à l'être qui projette et se projette, à l'être désintégré par l'espoir.

Au demeurant, n'est-ce point vain d'affirmer qu'en philosophie ils soient ceci ou cela ? S'ils penchent au rationalisme c'est moins par inclination que par besoin de réagir contre certaines traditions qui les excluaient et dont ils ont eu à pâtir. Leur génie, en fait, s'accommode de n'importe quelle forme de théorie, de n'importe quel courant d'idées, du positivisme au mysticisme. Mettre l'accent uniquement sur leur propension à l'analyse, c'est les appauvrir et leur faire une grave injustice. Ce sont tout de même des gens qui ont énormément prié. On s'en aperçoit à leurs visages, plus ou moins décolorés par la lecture des psaumes. Et puis, on ne rencontre que parmi eux des banquiers *pâles*... Cela doit signifier quelque chose. Finances et *De Profundis* ! — incompatibilité sans précédent, clef peut-être de leur mystère à tous.

Combattants par goût — c'est le plus guerrier des peuples civils — ils procèdent dans les affaires en stratèges, et ne s'avouent jamais vaincus, bien qu'ils le soient souvent. Des damnés... bénis, dont l'instinct et l'intelligence ne se neutralisent pas l'un l'autre : jusqu'à leurs tares, tout leur sert de tonique. Leur course, avec ses errances et ses vertiges, comment serait-elle comprise par une humanité pantouflarde ? N'auraient-ils sur celle-ci que la supériorité d'un échec intarissable, d'une manière plus réussie de ne pas aboutir, que cela suffirait à leur assurer une relative immortalité. Leur ressort tient bon : il se brise *éternellement*.

Dialecticiens actifs, virulents, atteints d'une névrose de l'intellect (laquelle, loin de les gêner dans leurs entreprises, les y pousse, les rend dynamiques, les oblige à vivre sous pression), ils sont fascinés, malgré leur lucidité, par l'aventure. Rien qui

les fasse reculer. Le tact, vice terrien, préjugé des civilisations enracinées, instinct du protocole, ils n'y excellent pas : la faute en est à leur orgueil d'écorchés, à leur esprit agressif. Leur ironie, loin d'être un amusement aux dépens des autres, une forme de sociabilité ou un caprice, sent le fiel rentré ; c'est une aigreur de longue date ; envenimée, ses traits tuent. Elle participe, non point du rire qui est détente, mais du ricanement qui est crispation et revanche d'humiliés. Or, reconnaissons-le, les Juifs sont imbattables dans le ricanement. Pour les comprendre, ou les deviner, il faut avoir perdu soi-même plus d'une patrie, être, comme eux, le citoyen de toutes les cités, combattre *sans drapeau* contre tout le monde, savoir, à leur exemple, embrasser et trahir toutes les causes. Tâche difficile, car, à côté d'eux, nous sommes, quelles que soient nos épreuves, de pauvres types enlisés dans le bonheur et la géographie, des néophytes de l'infortune, des bousilleurs en tout genre. S'ils ne détiennent pas le monopole de la subtilité, il n'en demeure pas moins que leur forme d'intelligence est la plus troublante qui soit, la plus *ancienne* ; on dirait qu'ils savent tout depuis toujours, depuis Adam, depuis... Dieu.

Qu'on ne les accuse pas d'être des parvenus : comment le seraient-ils alors qu'ils ont traversé et marqué tant de civilisations ? Rien en eux de récent, d'improvisé : leur promotion à la solitude coïncide avec l'aurore de l'Histoire ; leurs défauts mêmes sont imputables à la vitalité de leur vieillesse, aux excès de leur astuce et de leur acuité d'esprit, à leur trop longue expérience. Ils ignorent le confort des limites : s'ils possèdent une sagesse, c'est la sagesse de l'exil, celle qui enseigne comment triompher d'un sabotage unanime, comment se croire élu lorsqu'on a tout perdu : sagesse du défi. Et pourtant on les traite de lâches ! Il est vrai qu'ils ne sauraient citer aucune victoire spectaculaire : mais leur existence n'en est-elle pas une, ininterrompue, terrible, sans aucune chance de s'achever jamais ?

Nier leur courage, c'est méconnaître la valeur, la haute qualité de leur peur, mouvement chez eux non pas de rétraction mais d'expansion, début d'offensive. Car cette peur, au rebours des froussards et des humbles, ils l'ont convertie en vertu, en principe d'orgueil et de conquête. Elle n'est pas flasque comme la nôtre, mais drue et enviable, et faite de mille effrois transfigurés en actes. Selon une recette qu'ils se sont bien gardés de nous révéler, nos forces négatives deviennent chez eux forces positives ; nos torpeurs, migrations. Ce qui nous immobilise, les fait cheminer et bondir : point de barrière que n'escalade leur panique itinérante. Des nomades auxquels l'espace ne suffit pas et qui, par-delà les continents, poursuivent on ne sait quelle patrie. Regardez l'aisance avec laquelle ils parcourent les nations ! Tel né Russe, le voilà Allemand, Français, puis Américain, ou n'importe quoi. Malgré ces métamorphoses, il conserve son identité ; il a du caractère, ils en ont tous. Comment expliquer autrement leur capacité de recommencer, après les pires déconvenues, une existence nouvelle, de reprendre leur destin en main ? Cela tient

du prodige. À les observer, on est émerveillé et stupéfait. Dès cette vie, ils devaient faire l'expérience de l'enfer. Telle est la rançon de leur longévité.

Quand ils commencent à déchoir, et qu'on les croit perdus, ils se ressaisissent, se redressent et se refusent à la quiétude du ratage. Chassés de chez eux, apatrides-nés, ils n'ont jamais été tentés d'abandonner la partie. Mais nous autres, apprentis de l'exil, déracinés de fraîche date, désireux d'atteindre à la sclérose, à la monotonie de la dégringolade, à un équilibre sans horizon ni promesse, nous rampons derrière nos malheurs; notre condition nous dépasse ; impropres au terrible, nous étions faits pour nous traîner dans quelque Balkan de rêve et non point pour partager le sort d'une légion d'Uniques.

Gorgés d'immobilité, prostrés, hagards, comment, avec nos désirs somnolents et nos ambitions effritées, posséderions-nous l'étoffe dont est fait l'errant ? Nos aïeux, penchés sur le sol, s'en distinguaient à peine. Point pressés, car où seraient-ils allés? leur vitesse était celle de la charrue : vitesse de l'éternité... Mais entrer dans l'Histoire suppose un minimum de précipitation, d'impatience et de vivacité, toutes choses différentes de la barbarie lente des peuples agricoles, enserrés dans la Coutume, — cette réglementation, non pas de leurs droits, mais de leurs tristesses. Grattant la terre pour pouvoir à la fin mieux y reposer, menant une vie à même la tombe, une vie où la mort semblait une récompense et un privilège, nos ancêtres nous ont laissé en legs leur sommeil sans fin, leur désolation muette et quelque peu enivrante, leur long soupir de demi-vivants.

Nous sommes des hébétés; notre malédiction agit sur nous à la façon d'un narcotique: elle nous engourdit; celle des Juifs a la valeur d'une chiquenaude : elle les pousse en avant. S'ingénient-ils à s'y soustraire ? Question délicate, peut-être sans réponse. Ce qui est certain, c'est que leur tragique diffère de celui des Grecs. Un Eschyle traite du malheur d'un individu ou d'une famille. Le concept de malédiction nationale, pas plus que celui de salut collectif, n'est hellénique. Le héros tragique demande rarement des comptes à un destin impersonnel, aveugle : c'est sa fierté d'en accepter les décrets. Il périra donc, lui et les siens. Mais un Job harasse son Dieu, exige qu'il s'explique : une mise en demeure en résulte, d'un mauvais goût sublime, et qui eût sans doute rebuté un Grec, mais qui nous touche et nous bouleverse. Ces débordements, ces vociférations d'un pestiféré qui pose ses conditions au Ciel, et le submerge de ses imprécations, comment y resterions-nous insensibles ? Plus nous sommes près d'abdiquer, plus ces hurlements nous secouent. Job est bien de sa race : ses sanglots sont une démonstration de force, un assaut. «La nuit perce mes os», se lamente-t-il. Sa lamentation culmine en un cri, et ce cri traverse les voûtes et fait trembler Dieu. Dans la mesure où, par-delà nos silences et nos faiblesses, nous osons clamer nos épreuves, nous sommes tous

rejetons du grand lépreux, héritiers de sa désolation et de son rugissement. Mais trop souvent nos voix se taisent; et bien qu'il nous révèle comment nous hausser à ses accents, il n'arrive pas à ébranler notre inertie. Au fait, il avait la partie belle : il savait qui vilipender ou implorer, à qui porter des coups ou adresser des prières.

Mais nous, contre qui crier ? contre nos semblables ? Cela nous paraît risible. À peine articulées, nos révoltes expirent sur nos lèvres. Malgré les échos qu'il éveille en nous, nous n'avons pas le droit de le considérer comme notre ancêtre : nos douleurs sont trop timides. Ainsi sont nos effrois. Sans la volonté ni l'audace de savourer nos peurs, comment en ferions-nous un aiguillon ou une volupté? Trembler, on y arrive; mais savoir diriger son tremblement est un art : toutes les rébellions en procèdent. Celui qui veut éviter la résignation doit éduquer, soigner ses frayeurs, et les muer en gestes et en paroles : il s'y prendra d'autant mieux qu'il cultivera l'Ancien Testament, paradis du frisson.

En nous inculquant l'horreur des intempérances de langage, le respect et l'obéissance en tout, le christianisme a anémié nos peurs. S'il avait voulu nous attacher à jamais, il aurait dû nous brusquer et nous promettre un salut périlleux. Qu'attendre d'un agenouillement de vingt siècles ? Maintenant que nous sommes enfin *debout*, le vertige nous gagne : esclaves émancipés en vain, rebelles dont le démon rougit ou se moque.

Son énergie, Job l'a transmise aux siens; assoiffés de justice comme lui, ils ne fléchissent point devant l'évidence d'un monde inique. Révolutionnaires par instinct, l'idée de renoncement ne les effleure guère : si Job, ce Prométhée biblique, a lutté avec Dieu, ils lutteront, eux, avec les hommes... Plus la fatalité les imprègne, plus ils s'insurgent contre elle. *Amor fati*, formule pour amateurs d'héroïsme, ne convient pas à ceux qui ont trop de destin pour s'accrocher encore à l'idée de destin. Attachés à la vie au point de vouloir la réformer et d'y faire triompher l'impossible, le Bien, ils se ruent sur tout système propre à les confirmer dans leur illusion. Point d'utopie qui ne les aveugle et n'excite leur fanatisme. Non contents d'avoir prôné l'idée de progrès, ils s'en sont encore emparés avec une ferveur sensuelle et presque impudique. Comptaient-ils, en l'adoptant sans réserve, profiler du salut qu'elle promet à l'humanité en général, bénéficier d'une grâce, d'une apothéose universelles ? Que tous nos désastres datent du moment où nous avons commencé à entrevoir la possibilité d'un mieux, ce truisme ils ne veulent pas l'admettre. S'ils vivent dans l'impasse, ils la refusent par la pensée. Rebelles à l'inéluctable, rebelles à leurs misères, ils se sentent le plus libres au moment où le pire devrait enchaîner leur esprit. Qu'espérait Job sur son fumier, qu'espèrent-ils tous ? Optimisme de pestiférés... Suivant un vieux traité de psychiatrie, ils fourniraient le plus gros pourcentage de suicides. Si c'était vrai, cela prouverait que pour eux la vie mérite

l'effort de s'en séparer et qu'ils y sont trop attachés pour pouvoir désespérer *jusqu'au bout*. Leur force : plutôt en finir que s'habituer ou se complaire au désespoir. Ils s'affirment lors même qu'ils se détruisent, tant ils ont horreur de céder, de se démettre, d'avouer leurs lassitudes. Un tel acharnement doit leur venir d'en haut. Je n'arrive pas à me l'expliquer autrement. Et si je m'embrouille dans leurs contradictions et m'égare dans leurs secrets, je comprends du moins pourquoi ils devaient intriguer les esprits religieux, de Pascal à Rozanov.

A-t-on assez réfléchi aux raisons pour lesquelles ces exilés éliminent de leurs pensées la mort, idée dominante de tout exil, comme si, entre eux et elle, il n'y eût aucun point de contact ? Non pas qu'elle les laisse indifférents, mais, à force d'en bannir le sentiment, ils en sont arrivés à prendre à son égard une attitude délibérément superficielle. Peut-être, en des temps reculés, lui consacrèrent-ils trop de soins pour qu'elle les tracasse encore; peut-être n'y songent-ils pas à cause de leur quasi-impérissabilité : seules les civilisations éphémères remâchent volontiers l'idée du néant. Quoi qu'il en soit, ils n'ont que la vie devant eux... Et cette vie qui, pour nous autres, se résume en la formule : «Tout est impossible», et dont le dernier mot s'adresse, pour les flatter, à nos déroutes, à notre aveulissement ou à notre stérilité, cette vie éveille en eux le goût de l'obstacle, l'horreur de la délivrance et de toute forme de quiétisme. Ces lutteurs eussent lapidé Moïse s'il leur avait tenu le langage d'un Bouddha, langage de la lassitude métaphysique, dispensateur d'anéantissement et de salut. Nulle paix ni béatitude pour celui qui ne sait cultiver l'abandon : l'absolu en tant que suppression de toute nostalgie, est une récompense dont ne jouissent que ceux-là seuls qui s'astreignent à déposer les armes. Ce genre de récompense répugne à ces batailleurs impénitents, à ces volontaires de la malédiction, à ce peuple du Désir... Par quelle aberration a-t-on pu parler de leur goût pour la destruction ? Destructeurs, eux ? On devrait plutôt leur reprocher de ne l'être pas assez. De combien de *nos* espoirs ne sont-ils pas responsables ! Loin de concevoir la démolition en elle-même, s'ils sont anarchistes, ils visent toujours à une œuvre future, à une construction, impossible peut-être mais souhaitée. Et puis on aurait tort de minimiser le pacte, unique en son genre, qu'ils ont conclu avec leur dieu et dont tous, athées ou non, gardent le souvenir et l'empreinte. Ce dieu, nous avons beau nous acharner contre lui, il n'est pas moins présent, charnel et relativement efficace, ainsi que doit l'être tout dieu d'une tribu, alors que le nôtre, plus universel, donc plus anémique, est, comme tout esprit, lointain et inopérant. L'ancienne Alliance, autrement solide que la nouvelle, si elle permet aux fils d'Israël d'avancer de concert avec leur Père turbulent, les empêche en échange d'apprécier la beauté intrinsèque de la destruction.

L'idée de «progrès», ils s'en servent pour combattre les effets dissolvants de leur lucidité : elle est leur fuite calculée, leur mythologie *voulue*. Même eux, même ces esprits clairvoyants, reculent devant les dernières conséquences du doute. On n'est véritablement sceptique que si l'on se place en dehors de son destin ou si l'on renonce à en avoir un. Ils sont trop engagés dans le leur pour pouvoir s'y dérober. Aucun Indifférent de qualité parmi eux : n'ont-ils pas introduit l'interjection en religion ? Lors même qu'ils se permettent le luxe d'être sceptiques, leur scepticisme est un scepticisme d'ulcérés. Salomon évoque l'image d'un Pyrrhon ravagé et lyrique... Ainsi du plus détrompé de leurs ancêtres, ainsi d'eux tous. Avec quelle complaisance ils étalent leurs souffrances et ouvrent leurs plaies ! Cette mascarade de confidences n'est qu'une manière de se *cache*r. Indiscrets et pourtant impénétrables, ils vous échappent quand bien même ils vous auront raconté tous leurs secrets. Un être qui a souffert, vous avez beau détailler, classer, expliquer ses épreuves : ce qu'il est, sa souffrance réelle, vous dépasse. Plus vous l'approcherez, plus il vous semblera inaccessible. Pour ce qui est d'une collectivité *frappée*, vous pouvez en scruter à loisir les réactions, vous ne vous en trouverez pas moins devant une masse d'inconnus.

Pour lumineux que soit leur esprit, un élément souterrain y réside : ils surgissent, ils font irruption, ces lointains partout présents, toujours sur le qui-vive, fuyant le danger et le sollicitant, se précipitant sur chaque sensation avec un affolement de condamnés, comme s'ils n'avaient pas le temps d'attendre et que le terrible les guettât au seuil même de leurs jouissances. Le bonheur ils s'y cramponnent et en profitent sans retenue ni scrupule on dirait qu'ils empiètent sur le bien d'autrui. Trop ardents pour être épicuriens, ils empoisonnent leurs plaisirs, les dévorent, y mettent une hâte, une fureur qui les empêche d'en tirer le moindre réconfort : des affaires dans tous les sens du mot, du plus vulgaire au plus noble. L'obsession de *l'après* les tracasse ; or l'art de vivre —apanage d'époques non prophétiques, de celle d'Alcibiade, d'Auguste ou du Régent — consiste dans l'expérience intégrale du présent.

Rien de goethéen en eux : l'instant, même le plus beau, ils n'essaieraient nullement de l'arrêter. Leurs prophètes qui sans cesse appellent les foudres de Dieu, qui veulent que soient anéanties les cités de l'ennemi, ces prophètes savent parler *cedres*. C'est de leurs folies que saint Jean a dû s'inspirer pour écrire le livre le plus admirablement obscur de l'Antiquité. Issue d'une mythologie d'esclaves, l'*Apocalypse* représente le règlement de comptes le mieux camouflé qui se puisse concevoir. Tout y est vindicte, bile et avenir malsain. Ézéchiël, Isaïe, Jérémie avaient bien préparé le terrain... Habiles à faire valoir leurs désordres ou leurs

visions, ils battaient la campagne avec un art jamais atteint depuis : leur esprit puissant et imprécis les y aidait. L'éternité était pour eux un prétexte à convulsions, un spasme; vomissant des imprécations et des hymnes, ils se tortillaient sous l'œil d'un dieu insatiable d'hystéries. Voilà une religion où les rapports de l'homme et de son créateur s'épuisent dans une guerre d'épithètes, dans une tension qui les empêche de méditer, de s'appesantir sur leurs différends et d'y remédier, une religion à base d'adjectifs, d'effets de langage, et où le style constitue le seul trait d'union entre le ciel et la terre.

Ces prophètes, fanatiques de la poussière, poètes du désastre, s'ils prédisaient toujours des catastrophes, c'est qu'ils ne pouvaient s'attacher à un présent rassurant ou à un avenir quelconque. Sous couleur de détourner leur peuple de l'idolâtrie, ils se déchargeaient sur lui de leur rage, le tourmentaient et le voulaient aussi déchaîné, aussi terrible qu'eux. Il fallait donc le harceler, le tendre unique par l'épreuve, l'empêcher de se constituer et de s'organiser en nation mortelle... À force de cris et de menaces, ils réussirent à lui faire acquérir cette autorité dans la douleur et cet air de foule errante, insomniaque, qui irrite les autochtones et en dérange le ronflement.

Si l'on m'objectait qu'ils ne sont pas exceptionnels par leur nature, je répondrais qu'ils le sont par leur destin, destin absolu, destin à l'état pur, lequel, leur conférant force et démesure, les élève au-dessus d'eux-mêmes et leur ôte toute faculté d'être nuls. On pourrait également m'objecter qu'ils ne sont pas seuls à se définir par le destin, qu'il en est de même des Allemands. Sans doute ; cependant on oublie que celui des Allemands, s'ils en ont un, est récent, et qu'il se réduit à un tragique d'époque; en fait, à deux échecs rapprochés.

Ces deux peuples, attirés secrètement l'un vers l'autre, ne pouvaient s'entendre : comment les Allemands, ces arrivistes de la fatalité, auraient-ils pardonné aux Juifs d'avoir un destin supérieur au leur ? Les persécutions naissent de la haine et non du mépris ; or, la haine équivaut à un reproche que l'on n'ose se faire à soi, à une intolérance à l'égard de notre idéal incarné dans autrui. Lorsqu'on aspire à sortir de sa province et à dominer le monde, on s'en prend à ceux qui n'en sont plus à une frontière près : on en veut à leur facilité de déracinement, à leur ubiquité. Les Allemands détestaient dans le Juif leur rêve *réalisé*, l'universalité qu'ils ne pouvaient atteindre. Ils se voulaient eux aussi élus : rien ne les prédestinait à cet état. Après avoir essayé de forcer l'Histoire, avec l'arrière-pensée d'en sortir et de la dépasser, ils finirent par s'y enliser encore davantage. Dès lors, perdant toute chance de s'élever jamais à une destinée métaphysique ou religieuse, ils devaient sombrer dans un drame monumental et inutile, sans mystère ni transcendance, et qui, laissant indifférents le théologien et le philosophe, n'intéresse que l'historien.

Plus difficiles dans le choix de leurs illusions, ils nous eussent offert un autre exemple que celui de la plus grande, de la première des nations ratées. Qui opte pour le temps s'y engouffre et y ensevelit son génie. On *est* élu; on ne le devient ni par résolution ni par décret. Encore moins par des persécutions à l'adresse de ceux dont on jalouse les complicités avec l'éternité. Ni élus, ni damnés, les Allemands s'acharnèrent sur ceux qui pouvaient à bon droit prétendre l'être : le moment culminant de leur expansion ne comptera, en des temps lointains, que comme un épisode dans l'épopée des Juifs... Je dis bien : épopée, car n'en est-ce pas une cette suite de prodiges et de bravoures, cet héroïsme d'une tribu qui, du milieu de ses misères, ne cesse de menacer son Dieu d'un ultimatum ? Épopée dont le dénouement ne se laisse pas deviner : s'accomplira-t-il *ailleurs* ? ou prendra-t-il la forme d'un désastre qui échappe à la perspicacité de nos terreurs ?

Une patrie est un soporifique de chaque instant. On ne saurait assez envier — ou plaindre — les Juifs de n'en point avoir ou de n'en posséder que de provisoires, Israël en tête. Quoi qu'ils fassent et où qu'ils aillent, leur mission est de veiller; ainsi le veut leur immémorial statut d'étrangers. Une solution à leur sort n'existe point. Restent les arrangements avec l'irréparable. Jusqu'ici, ils n'ont rien trouvé de mieux. Cette situation durera jusqu'à la fin des temps. Et c'est à elle qu'ils devront la malchance de ne pas périr....

En somme, bien qu'attachés à ce monde, ils n'en font pas vraiment partie : il y a du non-terrestre dans leur passage sur terre. Furent-ils lointainement témoins d'un spectacle de béatitude dont ils gardent la nostalgie ? Et que durent-ils alors *voir* qui se dérobe à nos perceptions ? Leur penchant à l'utopie n'est qu'un souvenir projeté dans le futur, un vestige converti en idéal. Mais c'est leur lot, tandis qu'ils aspirent au Paradis, de buter contre le Mur des Lamentations.

Élégiaques à leur façon, ils se dopent aux regrets, y croient, en font un stimulant, un auxiliaire, un moyen de reconquérir, par le détour de l'histoire, leur premier, leur ancien bonheur. C'est sur lui qu'ils se ruent, c'est vers lui qu'ils courent. Et cette course leur prête un air à la fois spectral et triomphal qui nous effraie et nous séduit, traînants que nous sommes, résignés d'avance à un destin quelconque et à jamais incapables de croire à *l'avenir* de nos regrets.